





PARIS S'ENTICHE DE MARIETA

Elle a trente ans.
Elle est espagnole.
Ses parents, peintres, amis
de Picasso, furent ses
premiers maîtres.
Aujourd'hui, Marieta
Quesada expose à Paris.
Et Paris l'aime

PAR NATHALIE DUPLAN
PHOTOS ERIC BRISSAUD

PASTELS, HUILES ET AQUARELLES

« Avec le pastel, c'est le
cœur qui travaille ; avec
l'huile, c'est la tête.
Je préfère travailler avec le
cœur mais après je me sens
vidée. Alors je refais de la
peinture à l'huile. »

MARIETA



Rue de Seine, les toiles d'une inconnue éclairent les vitrines de la galerie Romanet. Une voiture passe. Freine. Un homme descend. S'arrête sur un portrait : simple coup d'œil, en fait. Puis entre dans la galerie, et sans connaître l'auteur, sans même demander le prix, déclare qu'il veut acheter la toile.

— Elle est vendue, rétorque Marieta.

Cet homme, c'était le couturier Kenzo. Le peintre, c'est Marieta Quesada, dont le nom

circule, depuis, chez les chasseurs de nouveaux talents, comme une valeur sûre. L'anecdote n'a pas tourné la tête à la belle Galicienne. Trente expositions, en Espagne ou à Paris, ne lui ont pas donné le goût des vernissages.

— Peindre, c'est un rêve. Mais pour trouver son propre style, pour savoir ce que l'on vaut, il faut savoir s'éloigner.

Alors, dès dix-sept ans, Marieta s'était éloignée. De son père et sa mère d'abord, peintres tous deux : « Mes parents ont

INSPIRATIONS FAMILIALES

« J'ai peint le "Charme de rubans" après la mort de mon frère. Un charmeur, c'est quelqu'un qui donne la vie à une matière vide.

J'aime beaucoup le rouge même si c'est une couleur difficile à peindre. On risque d'être trop violent. Et moi, je cherche à garder une certaine douceur. »

un style très personnel, cela influence. » Puis de Vigo, sa ville natale : elle tourne le dos aux vagues de l'Atlantique qui giflent sa Galice, et échoue sur les rives du Guadalquivir. Première escale : Séville, où son rêve ne la quitte pas. Elle s'y inscrit aux Beaux-Arts :

— Tout le monde était surpris, parce que, déjà, j'avais beaucoup de travail derrière moi ; j'avais exposé et vendu des tableaux...

Deuxième escale : Cordoue, où elle installe son atelier.

— L'Andalousie, c'est la

lumière, mais à Cordoue, il y a une tranquillité, une intimité qui existent moins à Séville, et dont j'avais besoin.

Depuis, elle ne l'a plus quittée. Sauf pour Paris, où elle expose. Son verbe accompagne sa main, fine, gracieuse : celle d'une danseuse de flamenco. Marieta décrit des arabesques ; la musique de Mozart enveloppe chevaux, cadres et toiles vierges attendant l'image :

– Je cherche une voie très personnelle. Je sais que je suis sur le chemin, mais je ne veux pas m'arrêter, je me suis condamnée à évoluer, c'est la leçon des grands peintres : mon oncle connaissait bien Picasso, toute la famille était très proche de lui ; et les peintres flamands. Leur mélange de technique et de style – Van Eyck, Bosch et Bruegel surtout – me touchent beaucoup...

Une fascination des visages et des mains

» Mais ma peinture, je ne la cherche pas dans celle d'un autre, je la cherche dans mon intérieur. J'essaie de raconter une histoire imaginaire et qui donne envie d'agir et de penser.

» Je ne veux pas davantage être esclave de ma propre peinture. Quand je quitte une exposition, si je n'ai pas tout vendu je laisse mes tableaux à la galerie, pour n'être arrêtée par aucun dans ma recherche.

La main de Marieta court sur la toile. De ses doigts, elle estompe les camaïeux de rouge. Les caresse, les lacère de coups de crayon. Gestes précis, maintes fois répétés.

– L'inspiration naît du travail. Ne travailler que lorsqu'on est inspiré peut donner de l'art : rarement de la qualité.

Sans se détacher de sa toile, les épaules drapées dans une large écharpe rouge, Marieta confie :

– C'est la leçon de ma mère qui fut mon premier professeur. Elle me disait toujours : « Sans travail, même avec du talent tu n'obtiendras rien. »

Son attention aux visages et aux mains, minutieuse, inlassable, trahit une fascination – elle dit : « un amour ». Au milieu des



“LA MAISON”

« Je crois que les hommes grandissent au contact des animaux. Pour cette toile, j'ai choisi des couleurs plus froides. Comme le climat qui règne dans une maison, lorsque les gens – chacun a, sur la toile, une attitude, une position différentes – qui y habitent n'ont en commun que le fait de vivre sous un même toit. »

traits jusque-là muets, apparaît un visage. Quelque chose de romain, comme une fresque de Pompéi.

– Ma peinture est presque plate. Mais je cherche la profondeur dans le regard, avec la technique et non dans la perspective. Souvent les gens pensent que les personnages que je peins sont tristes. En fait, ce sont des gens sérieux, qui regardent la vie d'une manière plus profonde. C'est-à-dire qu'ils ne la regardent pas seulement passer. Ils ne la subissent pas, ils la vivent.

Ce visage, elle le scrute, de son regard intense, aiguë aux détails de la vie quotidienne. Puis s'en écarte. Le buste droit, légèrement penché en arrière, la main sur la hanche, comme un torero, elle observe sa toile, avance pour l'estocade. Lance l'ultime coup, qui fait naître une tache rouge ; et le dernier regard. Pose le crayon dans sa boîte. Et sourit. Elle est satisfaite.

– Oui, mais jusqu'à demain seulement. ●

NATHALIE DUPLAN